

Atelier 1 : Publicité de la psychanalyse

Partons d'un constat : « Malaise dans la psychanalyse ». Nous constatons tous, et cela ne date pas d'aujourd'hui, la présence de plus en plus ténue de la psychanalyse dans la « Cité ». Elle est contestée comme « thérapie », rejetée comme science, marginalisée dans le concert des savoirs, notamment par rapport aux « sciences affines » (philosophie, sociologie, anthropologie, lettres, etc.). Sa place à l'université est remise en cause et se réduit comme (la bien nommée) peau de chagrin. La diffusion de nos travaux théoriques et de nos enseignements cliniques est désormais limitée aux seuls analystes ; et le public, hier encore curieux de notre discipline et de notre pratique, notamment parmi les jeunes, se raréfie.

Autrefois enseignée aux futurs médecins et psychiatres, enseignée plus récemment à destination des étudiants de sciences humaines et de lettres, et aux étudiants en psychologie dans des départements et des cursus dédiés, la psychanalyse disparaît aujourd'hui à grande vitesse des programmes de l'enseignement supérieur et jusqu'à la classe de philosophie de Terminale où le concept d'inconscient a eu bien des difficultés à se maintenir. Le cas des jeunes psychologues est particulièrement préoccupant : ils sont de moins en moins nombreux à être exposés à l'enseignement de Freud, des post-freudiens et de Lacan. Cette perte de contact avec les jeunes professionnels de la psyché, désormais éloignés de la « tâche analytique » dont ils n'ont plus connaissance, met en question – au moins à terme – la pérennité de notre pratique.

Ce recul régulier de la psychanalyse, nous en faisons le triste constat depuis plusieurs décennies ; ces dernières années ont été marquées par une vive accélération de la liquidation de l'héritage freudo-lacanian sur la scène universitaire et dans l'arène du débat public (quasi-disparition de la psychanalyse à l'université, avis négatif contre une prise en charge psychanalytique de l'autisme, remplacement dans les organismes de soin des jeunes psychologues formés à la psychanalyse par ceux formés aux thérapies cognitivo-comportementales, etc).

Ce recul contraste, paradoxalement, avec une activité soutenue et diversifiée des associations analytiques et de leurs membres : il n'y a qu'à constater le nombre croissant de séminaires d'enseignement et de recherche, de groupes cliniques et de contrôle, de journées, colloques et congrès organisés, de publications de revues et d'ouvrages publiés annuellement.

Comment expliquer cette « schize » et, surtout comment y remédier ?

Il serait nécessaire de pousser plus loin l'analyse des diverses causes. Quoiqu'il en soit, il nous semble que la psychanalyse doit renouer avec le débat public, ne pas se contenter de la tâche au demeurant indispensable de transmission à la seule communauté analytique, ne pas se replier sur elle-même : prendre le risque de la publicité – publicité qui s'entend au sens étymologique et le plus noble du terme –, de la publicisation de nos pratiques, de nos prémisses, de la nature de notre travail. Freud a très tôt et par différents moyens cherché à diffuser sa découverte et les implications sociétales et politiques dont elle est porteuse en direction des autres disciplines mais également du grand public.

Il nous apparaît souhaitable de prendre un certain nombre d'initiatives que nous espérons originales et mobilisatrices pour un public qui n'est pas déjà familier de la psychanalyse et souhaite s'informer, mais également pour reprendre langue avec les disciplines – sciences humaines, médecine, psychologie, mais pourquoi pas également sciences expérimentales – pour redessiner les contours d'une épistémologie propre au geste freudien.

Nous proposons la création de trois espaces de travail ouverts au public (sans besoin d'inscription préalable à la SPF, ne serait-ce que comme auditeur libre).

- Le premier pourrait prendre la forme d'un séminaire annuel d'introduction générale à la psychanalyse, sous forme de conférences assurées par différents membres. Ce séminaire pourrait également donner lieu à une diffusion sous forme de podcast. Des notions fondamentales seraient traitées à destination d'un public de non-spécialistes : l'inconscient, la pulsion, la cure, le rêve, etc.
- Le deuxième, toujours sous forme de conférences ou de séminaires, se concentrerait sur des thématiques contemporaines brûlantes sur lesquelles la psychanalyse peut apporter des éclairages originaux et si possible non dogmatiques ni idéologiques : la question du genre, celle de la « parentalité », la vague « MeToo » et la question de la séduction par laquelle s'est inaugurée la science freudienne, etc.
- Le troisième pourrait prendre la forme d'un séminaire interdisciplinaire « Psychanalyse au carrefour des savoirs », dans lequel la SPF inviterait des philosophes, sociologues, anthropologues, etc. à venir dialoguer et débattre avec nous sur des thèmes aux confins de nos disciplines. La méthodologie devrait faire l'objet d'une réflexion préalable.

Dans la mesure du possible, et sous réserve que ces propositions suscitent l'assentiment, il serait souhaitable qu'elles soient mises en place sans tarder (dans le courant de l'année 2021 ?).

Les collègues intéressés par cet atelier de travail peuvent contacter Isabelle Alfandary, Daniel Koren.

Atelier 2 : Réflexions sur une expérience clinique singulière

L'épidémie du Covid, les mesures imposées de confinement et les aléas du déconfinement ont eu des effets singuliers dans notre clinique. « La pandémie s'est invitée dans notre espace », observait une de nos collègues. Dans le même mouvement, elle s'est invitée dans l'espace et l'intimité de nos patients. Comment définir, comment penser cette situation inédite ?

Le confinement a été vécu de façon très diverse, parfois avec difficulté, parfois avec plus de tranquillité, tant du côté des patients que du côté des praticiens : réveil et épanouissement de cures « endormies », situations de panique, de confusion ou de décompensation chez certains.

L'occasion d'une pause, d'une suspension salutaire chez d'autres, quand la vie était devenue si intense, si électrique ; chez d'autres encore, de la colère ou de l'apaisement. La plupart des praticiens ont aménagé des séances au téléphone ou par FaceTime ou Skype. Certains patients ont préféré suspendre leur thérapie jusqu'à la fin du confinement. D'autres ont tenu à la poursuivre par téléphone avec la même rythmicité.

Dans quelle mesure a-t-on pu parfois considérer le temps du confinement comme un temps suspendu ? Dans quelle mesure ce nouveau rapport au silence et à la mort a-t-il pu paradoxalement permettre davantage, d'intimité, de proximité, d'érotisation ? Autant de questions qui ont trait à la forme que l'on donne à une cure, à son cadre, à la construction du transfert.

L'épidémie du Covid nous confronte aujourd'hui à de nouveaux remaniements dans les pratiques, à l'instar d'autres épidémies comme celle du Sida, il y a plus de 30 ans.

La pandémie a engendré des surprises dans les séances dont certaines se sont révélées très précieuses ; ainsi nombre de patients ont-ils pu faire l'épreuve de la fiabilité dans cette situation analytique particulière et découvrir ainsi d'autres expériences transférentielles. Dans certaines cures, on a pu rencontrer le surgissement d'un transfert inattendu. Des patients ont pu exprimer leur difficulté lors de silences au téléphone, silences qui pouvaient les renvoyer du côté d'un abandon soudain. « En séance, le silence c'est presque une parole ; au téléphone, c'est comme une absence », a dit une patiente à l'une d'entre nous, après le déconfinement, un temps qui n'a pas été simple pour certains.

En tout cas, le cadre de toute analyse s'y est révélé comme un élément vivant du lien transférentiel, et non comme un élément factuel d'un rituel désaffecté.

Aujourd'hui, nous avons à réinventer nos pratiques, à repenser les liens, à comprendre ce que nous avons traversé dans ces séances hors présence, hors corps – malgré la forte présence de la voix –, recomposer les cadres et la temporalité. C'est autour de toutes ces questions que nous continuerons à travailler l'an prochain, en proposant des après-midis cliniques aux membres de notre association.

Les collègues intéressés par cet atelier de travail peuvent contacter Marcianne Blévis, Monica Broquen, Marion Lévy, François Pommier.

Atelier 3 : Totem et tabou ou l'anthropophagie ?

Nous avons eu besoin d'abord, dans une grande liberté des interventions de chacune et de chacun, de faire part des questions qui nous mobilisent et des lectures très diverses qui, ces derniers temps, résonnent avec notre clinique, dont l'ouvrage récent de Jérôme Fourquet, *L'Archipel français*, et des articles de Bruno Latour, de Paul Preciado, etc.

Souvent l'approche statistique rencontre difficilement l'écoute analytique, par exemple lorsqu'une enquête empirique conclut que la France « est décripée sur la question de l'homosexualité ». Cela ne suffit certes pas pour créer une écoute des revendications LGBT- asexués – et – asexuels liées aux revendications luttant contre la racialisation. Sur d'autres points, la convergence est plus nette avec des données statistiques. Par exemple, le marché très diversifié des prénoms depuis vingt ans renvoie au fait que le groupe de référence n'est plus défini sur une base lignagère mais soit une base ethno-religieuse soit, au contraire, détachée de toute tradition déjà constituée : Cerise, Olive, pourquoi pas Aubépin ? Dans tel CMPP de quartier déshérité de banlieue, une analyste remarque le nombre croissant de prénoms inventés ou avec des orthographes "personnalisées". « Je me souviens par exemple d'un Matthys. Quand j'avais demandé pourquoi 2 t et un y au père il m'avait répondu, comme dans la pub de L'Oréal, "parce que mon fils le vaut bien". Mathis n'aurait pas été suffisant. » Parler de narcissisme à faire valoir est certainement juste mais à condition de ne pas négliger le fait que socialement les parents donnant ainsi des prénoms "remarquables" luttent contre leur invisibilité et souvent aussi leur précarité. Il faut tenir les deux aspects ensemble, la revendication narcissique et l'invisibilité sociale. Il paraît plus juste d'éviter de psychologiser la précarité et de sociologiser la flamme narcissique. Une des tâches est de trouver l'articulation juste (et, pour le coup, au singulier du cas par cas) entre cette invisibilité sociale et ce qui apparaît comme un défaut de lien, d'appartenance.

Freud se posait la question de l'investissement libidinal des groupes unifiés mais actuellement des analystes rencontrent, en dehors des circuits de soins médicaux-sociaux, des jeunes qui vivent en

filots, c'est-à-dire qui vivent ensemble sans s'unifier, ou bien qui vivent de manière esseulée les conduisant à une errance.

La place du psychanalyste est d'accompagner ces jeunes gens en soutenant la manière dont ils vont pouvoir inventer avec leur symptôme une modalité spécifique d'inscription sociale ; nous sommes là dans des problématiques le plus souvent traumatiques où le "laisser tomber" est central dans leur existence. Ces analystes peuvent travailler dans des structures de type centre d'hébergement et de réinsertion sociale, des missions locales ou dans des structures éducatives ...

Même si ces jeunes gens ont une grande difficulté pour s'arrimer dans le champ social, il ne convient donc pas pour autant de qualifier négativement la dissolution des liens sociaux de ces jeunes mais de soutenir la manière dont ils vont pouvoir inventer avec leurs symptômes une modalité spécifique d'inscription sociale. C'est au titre de ce passage du symptôme à des formes inédites de socialité que cette pratique analytique interroge nos concepts et nos modèles. Cette clinique psychanalytique de la précarité répond-elle à une « clinique du réel », au sens que Lacan donne à ce terme ?

Depuis les débuts de la psychanalyse, une autre manière de penser la formation des liens sociaux convoque l'anthropologie avec la psychanalyse. *Totem et tabou* (1913) est le premier des ouvrages dans lequel Freud formule l'apport critique de la psychanalyse aux relations sociales et aux ressources et impasses de la politique. Viendront ensuite *Psychologie des foules et analyse du Moi* (1920), *Malaise dans la culture* (1930), *L'homme Moïse et la religion monothéiste* (1939).

Chaque fois, Freud met en valeur ce qui marche en boitant dans le nouage des désirs et pulsions aux organisations sociales. Il parle parfois de la société bourgeoise des XIX^e et XX^e siècles et de la répression spécifique qu'elle fait peser sur la vie pulsionnelle, mais souvent – en particulier dans le parallèle qu'il fait entre les sociétés dites primitives et « le retour infantile du totémisme » –, ce qu'il décrit semble concerner toutes les sociétés, donnant à la psychanalyse l'aspect d'une anthropologie valable universellement. Pourtant dès *Totem et tabou*, il construit un mythe très singulier. Le mythe freudien du meurtre du père de la horde fait des liens sociaux entre frères l'effet du refoulement de cet « événement ».

Freud parcourt un chemin à double sens : il emprunte à la névrose de contrainte la description des tabous en orientant son analyse sur les désirs, l'interdit et la transgression. Il suit à la trace dans les rites comme dans la névrose les déplacements des enjeux pulsionnels ambivalents. Ici, c'est la clinique analytique qui permet de comprendre les tabous de l'inceste et de la mort que l'anthropologie décrit sans les expliquer. Mais à l'inverse, il affirme que les sociétés primitives permettent d'approcher, mieux qu'une étude directe des sociétés dites civilisées, comment ces dernières se fondent, pas moins que les primitives, sur la haine, l'agressivité et le désir de meurtre. Car, dans le temps mythique du repas totémique, les sociétés primitives ne refoulaient pas la haine.

Nous avons choisi, pour reprendre actuellement cette confrontation, le dernier ouvrage de Eduardo Viveiros de Castro *L'Inconstance de l'âme sauvage* (Labor et Fides, 2020), qui est une anthropologie de la vengeance et de la guerre dans les sociétés du Nord du Brésil, conquises par le Portugal et les Jésuites au XVI^e siècle. Que ces sociétés soient ou non anthropophages, il vaut la peine de confronter leur conception de l'altérité et de la haine au mythe freudien du meurtre du père dans la création des liens sociaux. S'agit-il d'ailleurs de la haine comme pulsion et de désir de meurtre au sens psychanalytique chez Viveiros de Castro ?

Nous ne nous limiterons pas à Viveiros de Castro, et cette nouvelle rencontre entre psychanalyse et anthropologie vient après plusieurs autres à la SPF : celles avec Charles Malamoud dont trois numéros des *Lettres* ont rendu compte (n° 15, 16, 17) et plus récemment nos discussions avec Maurice Godelier lors du colloque *Parentalités et filiation* publié aux éditions Campagne Première en 2015.

Aussi bien par la présence des analystes auprès des « tribus de jeunes » que par la critique du modèle de la formation des liens sociaux qui privilégie de façon exclusive le mythe du meurtre du père, nous essayerons de reprendre le double mouvement de Freud dans *Totem et tabou* : de la clinique à l'anthropologie et inversement en nous demandant si la clinique de la névrose de contrainte elle-même n'a pas fait l'objet dans l'histoire de la psychanalyse d'approches différentes, par exemple dans les années 1960-1990 en France autour des travaux de Serge Leclair, Wladimir Granoff, François Perrier (cet aspect-là de notre travail fera l'objet du séminaire de la SPF animé par Martine Bacherich et Monique David-Ménard).

L'interrogation renouvelée de la clinique avec l'anthropologie fait aussi le lien avec les deux autres ateliers. « Publicité de la psychanalyse » propose dès maintenant des mises en œuvre de nos propositions au sein de la SPF. Les ateliers « Réflexions sur une expérience clinique singulière » et « Totem et Tabou ou l'anthropophagie ? » ont vocation à s'ouvrir à toutes les personnes intéressées à les rejoindre. La SPF peut, en effet, jouer un rôle important pour que la psychanalyse redevienne visible et audible dans l'espace public et la culture tout en gardant l'expérience de la clinique comme fil rouge.

Les collègues intéressés par cet atelier de travail peuvent contacter Monique David-Ménard, Catherine Desnos, Claude Starck.